

À Robert Filliou depuis les états de sa dispersion

Serge Pey

Numéro 85, automne 2003

L'art et la vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pey, S. (2003). À Robert Filliou depuis les états de sa dispersion. *Inter*, (85), 38–41.

À Robert FILLIOU depuis les états de sa dispersion

Lettre du 577 mai de l'an 3333

Serge PEY (Toulouse, juin – juillet 2003)

Cher Robert,

Les jeux de mots sont des jeux de vies : éclats de « vair » de Marcel DUCHAMP, folies de BRISSET, paroles gelées de RABELAIS, la disparition de PEREC.

Rose c'est la vie. Les jeux de mots sont l'art des plissements de la pensée. Les cocottes en papier sont une métaphysique de la création. Aujourd'hui quand nous parlons de lard et de lavis, nous déplions la création comme une feuille de papier de boucherie.

Ce débat, comme celui du « bleu du ciel », appartient à la constellation des lieux communs. Mais c'est seul dans ce lieu commun qu'on peut exister. Le lieu commun n'est en fait que l'endroit où l'on voit le commun des lieux ou encore celui où mangent les serveurs de la pensée commune.

Le lieu commun est ce lieu où se pensent le singulier et l'unique.

Comment visiter le lieu commun sans en parler avec sa commune mesure de défécation et de vomis ?

La poésie invente la vie. « La poésie est un sens du temps plus qu'un sens dans les mots. » « L'art et la vie » est un pléonasme. Quand l'art rompt sa relation avec la vie, il cesse d'être un art.

Soir rouge de croisement à Polyphonix, à Paris avec toi, avec Julian BECK du Leaving Theater. Avec un corbeau. Aussi avec une parole de John CAGE.

Paroles de couteau dans les bifteks du poème.

Oiseaux qui faisaient des livres de lèvres dans le ciel.

On ne se souvient que du souvenir. Cette taupe qui « vient » sous « le venir » comme un souterrain et qui dépasse bientôt ce qui vient.

Un souvenir en avant de l'avenir. Le théâtre de la vie. Satan est séropositif dans son bordel de feu.

Mais cette croix cassée, ou ce croisement des avénirs avec tes poèmes, elle le fut surtout à travers les paroles de verre de mes amis de verre. Celles de Richard MARTEL et de René RIOU qui savent changer l'usage que l'on fait du temps et du verre.

Comment une bouteille brisée dans le fleuve ne pouvait-elle pas faire surgir une pointe de flèche ? Comment un fleuve boit-il un verre d'eau ? Comment faire boire un fleuve ? Dans un verre j'ai rangé tout le Saint-Laurent.

On s'était échangé quelques verbes comme des passes de balle. Les noms sur les affiches sont des bombes à fleurs. Il y avait le tien comme un fil.

Rencontrer quelqu'un c'est surtout regarder la main qu'il a dans les yeux et qui lui dessine le présent comme un anniversaire.

La vérité de ta poésie explose en toi, en nous, en nous de toi, comme un philosophe d'action ou, mieux, un non-philosophe de la philosophie sans discours. Un non-soleil surgit dans les non-nuages où l'univers soudain devient une conscience partagée entre les naines blanches et les trous noirs. Coquelicot rouge dans le vin. Pain qui devient le boulanger de ses morts. Le Rien n'est jamais presque rien.

Ce n'est pas pour ce « rien » que tu romps avec le flux de l'Occident.

Dans la marée des allers-retours de la mer, les soleils du zen sont l'intelligence qui surmonte toutes les séparations. Fluxus fut en vérité ce qu'on ne voyait pas. Non la répétition et l'habitude de ses tics qui fondent aujourd'hui des académies d'avant-garde autoproclamées. Des modes sans monde. Mais un Orient qui roule ses têtes coupées sur les trottoirs de l'esthétique.

On ne naît vraiment que lorsqu'on le décide. Chacun choisit un jour de naître, bien longtemps après ou avant sa naissance et roule son soleil dans un ventre du temps gros de ses inconnus.

On peut aussi décider de non-naître dans le non né.

De naître à maître il n'y a qu'un pont de différence sur le premier fleuve qui nous fait.

À Sauves, dans les rues, on reconnut ta maison.

Celle qui était dehors.

Celle qui était dedans, on s'en moquait.

On aurait pu dire « Sauve qui peut ». C'est la panique des poètes. Chacun emportant un pot de fleur. Un morceau de sel. Une douille de fusil un jour de « 14 joyeux ».

Une vraie maison est toujours dehors. C'est celle de l'art sauveur et de ta figure en sainteté de poésie.

L'anniversaire de l'art est un mot d'ordre justement parce que l'art n'a pas d'anniversaire. C'est tous les jours que l'on fouille l'extraordinaire. C'est tous les jours que l'on allume la mèche lente du gâteau de son explosion.

Julien BLAINE s'était cloué des planches sur ses souliers pendant que le sénateur-maire (bientôt en prison) faisait son discours de bois.

Les organisateurs étaient GIROUD et GIBERTIE.

J'avais cherché un canard toute la journée pour ma performance. En fait, pour toi, je réalisais un champ vocal en chantant des voyelles pour un oiseau de Tchernobyl.

Créer un anniversaire de l'art, c'est à la fois rejeter les anniversaires du politique et ceux du religieux, dans le témoignage désirant de changer le monde.

Créer un nouveau calendrier. Une nouvelle constitution comme celle de l'an II. Fonder une nouvelle ère de la transparence rouge.

J'ai acheté un chien de verre pour garder le ciel.

Ta poésie est une poétique presque sans mots qui crée en nous un poème : « poésie réalisée » contre « poésie irréalisée ».

Tes textes me parlaient comme des fleurs justes. Mille fleurs sans terre. Mille terres sans fleurs.

On ne rencontre vraiment quelqu'un qu'après sa mort. Après son retraitement dans toutes les fleurs de la dispersion.

L'invisible est un parfum de feu.

Tu es né lorsque ton poème est né en moi. Une naissance est toujours la rencontre avec une autre naissance. On naît toujours à deux. Sans parents.

Les naissances ne proviennent pas d'un trou mais d'un coups de dé qui abolit le hasard.

Chaque fois qu'il y a naissance, je fête ton anniversaire comme celui d'un cercle où nous passons les poèmes à la manière d'une boîte aux lettres sans facteur.

On renaît toujours sans qu'on le sache vraiment, et le jour où on le sait, on part définitivement dans la non-connaissance qui sait tout.

Une cigale garde la tombe de l'air et l'échange avec le chant d'un merle.

Un avion passe en bombardant une route. Un philatéliste se suicide en mangeant ses timbres.

Ainsi sont nos gardiens ou nos passeurs de la blancheur. Le *Mail Art* est une métaphore pure.

L'anniversaire de l'art est permanent comme l'écoulement d'un fleuve. Je lis ton poème sur une barque qui contiendrait toute la mer. Je le pratique comme une gymnastique, une nage, un exercice d'assouplissement de la philosophie.

En fait toute poésie devrait être un bateau, un exercice de médiation. Aucune saison n'est ordinaire. La mer rame sur la mer.

Le mot d'ordre « pratiquer la poésie » ne signifie pas uniquement l'écrire. Il y a une partie amoureuse dans tout poème qui fonde le vivant.

Réciter l'inconnu de sa vie qui vient. Vivre la dé-marche du poème. La vérité pratique est là. Quitter le moi et devenir cendre morte. Jouer au ballon prisonnier avec la pleine lune.

Tu as demandé à l'art de pratiquer l'Orient.

Le bouddhisme reste une des respirations parmi les plus fondamentales de l'art occidental. Dans l'unification de l'art, de la science, de la philosophie et de la morale, la poésie d'action est devenue une agit-prop métaphysico-politique.

Comme celles de beaucoup de nos amis de voyage et d'errance (je songe à GINSBERG, amoureux des fourmis et des bancs publics, écrivain de haïkus), nos formules sont influencées par cette dialectique brûlante entre le né et le non né, l'être et le non-être, le vide sur lequel on tend des cordes pour faire vibrer la vacuité.

L'œuvre d'art contemporaine fonctionne comme l'élection fondatrice d'un haïku.

La performance, certains happenings sont des mises en scène ou des préparations au surgissement du non dit.

Un bon haïku entoure ce qui n'est pas dit. L'absence est la présence suprême du poème.

Le *ready-made* est aussi une œuvre-critique fondamentale de l'art et annonce la pensée orientale. Il faut voir un *ready-made* comme une poétique de ce qui est là et pas là. Le « pas là » fait le trou de ce que nous sommes là. Le trop-là.

Avec le *ready-made* nous lisons des phrases non écrites et nous écrivons la lecture infinie de la critique de l'irruption de l'ordinaire. Tu as la fraternité de DUCHAMP. Ensemble vous avez partagé un Orient définitif.

L'Orient rit. L'or du yang et du yin. L'or yang. Ainsi faudrait-il écrire cette vitesse.

« Toutes les qualités, les bonnes, les mauvaises ou les absentes, devraient être considérées d'égale valeur : le bien fait, le mal fait et le non fait représentent trois alternatives équivalentes. »

Ta formule traduite du Tao fait de l'art une philosophie pratique qui transcende toutes les catégories. Elle montre la pauvreté comme direction. Comme un raku entre le feu, la terre et l'eau. Du Chaos au Tao, le fil du son nous prête sa barre de funambule. Le principe d'équivalence est une bombe dans la pratique de l'art. Il est un état mental qui suppose une autre société. Une utopie. Un mouvement sans horizon. Une révolution qui fait le tour de son cercle.

Récupérée, détournée par les professeurs de dogme, ta formule est utilisée aujourd'hui pour placer les épigones et les parvenus aux avant-postes de l'art, dans les avant-gardes autoproclamées de l'académisme des écoles.

L'exploration de l'apparence des choses, la dialectique entre l'être et le non-être, la résonance de la vacuité, la non-préparation spirituelle, la séparation entre le corps et l'esprit ont placé les singes des « bozarts » de toute la planète dans l'imitation simiesque de la spiritualité.

Les perroquets dans la répétition de tes formules transforment en mots d'ordres l'ordre des mots : « Comme un œil qui voit, mais incapable de se voir lui-même. »

Avant d'abandonner la voie pour trouver la voie, il faut avoir été sur la voie.

La récupération du surréalisme par les pédagogues non-poètes a procédé du même détournement. La poésie est réduite simplement à un jeu de tiercé ou à une loterie nationale.

Aujourd'hui la « pensée-FILLIOU » et la « pensée-DUCHAMP » sont soumises à une attitude de la répétition. Or, on ne répète pas l'attitude de la sagesse immobile. « Le Bouddha est folie au centre même de la folie. »

J'ai écrit dans *L'Être à un jeune poète* : Être maladroit est la condition du poème. Intègre toujours quelque chose de gauche dans celui-ci et fais exploser sa poétisation.

Deviens maître de la maladresse puis choisis ta chute.

Deviens maître de la bonne adresse puis choisis ta maison.

Deviens maître de ce que tu ne fais pas puis choisis ton absence.

Ne pas faire c'est ne pas être en faisant de l'être d'une autre façon.

Lis *La rose sans pourquoi*.

N'imites le principe d'équivalence que si, avant, tu as pratiqué complètement la non-équivalence.

Le chemin est le but du chemin.

Nous aimons les dogons. « *Poï poï* », « Ça va, ça va ».

Surtout OGOTOMÉLI malgré LEYRIS. « *Poï poï* ».

Nous aimons le poème d'action de la valise vide et du gravier. « *Poï poï* ».

Nous aimons la galerie légitime. « *Poï poï* ».

Nous aimons la casquette. « *Poï poï* ».

Ta légende se fonde et se joue. Ta parole organise ses phrases dans une métapoésie et applique leur vérité pratique dans une infra-poésie. « *Poï poï* ». Le poème spéléologue et alpiniste de tous ses monts analogues. En haut un volcan. Communication avec la lave.

Nous sommes en un temps où il faut retourner et réinventer l'origine des montagnes.

La subversion par l'humour en est un chemin royal. La tristesse est réactionnaire. La joie de SPINOZA est de cet ordre.

L'humour est peut-être le seul vrai dieu qui joint l'être et le non-être et la fusion du yin et du yang. La fusion des pôles fait rire et mourir. L'éclat de rire est un éclat du principe sur l'art.

Avec Tom JOHNSON et Esther. BRECHT aussi. Avec le fantôme de CAGE qui m'a donné sa pièce absente nous réaliserons un *word event* en disant simplement : « *Exit*. » Tom fera une partition impossible.

« Quoi que tu fasses, fais autre chose, quoi que tu penses, pense autre chose. » EXIT-EXIT-EXIT.

Quelle lettre t'écrire sur l'art et la vie ?

La poésie c'est toujours la vie. Même quand on n'aime pas sa représentation ou quand elle parle d'une vie qui n'existe plus et qui serait dépassée ou quand elle change d'ordre et de rime.

L'aigle se transforme en colombe, le poireau, en montre et un parapluie, en pistolet mitrailleur.

Le véritable art parle souvent d'une vie à venir qui fédère les grandes joies que nous avons en nous et qui préfigurent nos utopies.

Opposer l'art et la vie, c'est donner une définition de la vie et une définition de l'art.

Cette définition implique une nouvelle définition de la vie qui implique le quotidien et le privé. La relation à la casserole, à la vaisselle, à la voiture, mais aussi à l'aigle, au chemin et au ciel. Nous inventons ainsi la casserole de l'aigle, la vaisselle du chemin, l'étoile inaccessible qui conduit le train de l'espoir. Les métaphores rient de tous les pouvoirs. ÉPICURE nous fait ses injections de liberté et son rire minoritaire nous fait accéder à la majorité de la joie.

Nous le savons : « L'alexandrin est un rapport au monde. C'est ce rapport qui est fini. Parce que ce monde aussi est fini. » Fluxus est devenu une nouvelle définition du poème qui se perd dans la vie. En ce sens un alexandrin est un flux et Fluxus la définition d'un nouveau mètre du poème. Le rythme qui fait sens.

Après Walter BENJAMIN qui réfléchit sur « l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », il s'agit aussi de réfléchir sur la « vie à l'époque de sa nouvelle reproductibilité ». En permanence nous sommes les contemporains de la transmutation de la scène artistique et de celle de la vie.

Quand DUCHAMP, avec le *ready-made*, substitue l'art comme pratique à la tradition des métiers, toi, Robert, tu en continues la respiration en questionnant le regard sur le faire. Comme lui tu ramènes l'idée de la « considération esthétique à un choix mental et non pas à la capacité ou à l'intelligence de la main ». Tu as fait évoluer ce choix vers le non-choix ou principe d'équivalence.

Nous qui sommes témoins du passage des Beaux-arts à l'Art tout court, comment définir la vie dans ce sujet de dissertation pour les peuples qui est la *Biennale de Cuba* ?

À la question « Qu'est-ce que l'art ? » à laquelle DUCHAMP a substitué la question « Quand il y a art ? », il est convenable de définir aujourd'hui par les mêmes questions la vie.

« Qu'est-ce que la vie ? »

« Quand est-ce qu'il y a vie ? »

L'art et la vie en ce sens n'existeraient que lorsque il y aurait événement et non plus œuvre.

La vie se découvre là où on ne l'attend pas.

Mais : « Une phrase parfaite est au point culminant de la plus grande expérience vitale », écrit Léon-Paul FARGUE.

L'amour qui est centre de la vie a investi l'art avec le *a* de ses anarchies.

Ne le nions pas : le surréel fut une approche essentielle du vivant qu'on ne voit pas.

En ce sens les surréalistes ont pratiqué une fantasmagorie, en prise totalement sur le quotidien comme les troubadours du sur-midi.

Si la poésie a pour but la vérité pratique, elle a aussi et surtout pour but la liberté pratique.

« La beauté d'indifférence » dont parle DUCHAMP est un événement difficile à réaliser : tu le réalises.

Si nous pensons l'art de cette manière, c'est à la suite de HEGEL, qui annonce la fin de l'art en tant que mort de la sacralité des œuvres, fin de l'art qui va de pair avec la mort de Dieu. Pouvons-nous aussi parler d'une fin de la vie ?

Comment questionner par exemple une œuvre dans un pays emprisonné par le blocus des biens de consommation, ou l'on empêche les médicaments d'entrer, où des chirurgiens-chauffeurs de taxis opèrent avec des couteaux suisses, où l'on mangeait il y a encore très peu de temps des chiens russes et du pain fait à base de serpillières ?

Comment peut-on penser l'art alors que la vie est à côté de la mort ?

Contre ADORNO nous avons répondu dans d'autres écrits que la poésie est possible après AUSCHWITZ.

Qu'il n'y a que la poésie qui reste même avant le pain.

Nous avons délaissé « la valeur de culte » au profit de « la valeur d'exposition ».

Nous pouvons dire que tout art est essentiellement non un poème mais une poétique.

Un art qui ne développe pas une poétique, une manière d'inventer la vie, en se situant hors d'un rapport à la vie, cesse d'être un art et devient l'artisanat de sa figure.

L'art apprend à vivre mais « [p]hilosopher c'est apprendre à mourir », disait MONTAIGNE.

Un certain art est une méthode de la présence au monde et non une présence de la méthode.

Ce que j'appelle une poétique, c'est non une « poésie » mais une « poévie ».

La « poévie » est ce que nous partageons dans la rupture des frontières de l'art et de la philosophie. La pensée et l'action du poème.

La pensée du poème et son action restent, pour ceux qui vivent dans notre siècle, une façon de vivre le poème et non de poétiser la vie.

Le terme *poésie* est aujourd'hui tombé en désuétude, entaché de bibelots sonores et de casseroles dans sa queue de caniche, d'académies endeuillées, de mots croisés, de scrabble pour retraités de l'inconnu et de l'infini.

Ce qu'on cherche à travers un poème, c'est une façon de vivre en accueillant la vie de l'autre en nous et de réaliser ensemble une nouvelle histoire de l'amour et de la pensée.

Nous ne récitons pas des poésies, nous citons la « poévie ».

La « poévie » est une respiration de l'art dans les poumons de la révolte qui réinvente la vie.

Définir l'*indéfinition* majeure qui nous précède à côté de « art action », « poésie directe », « art attitude », « art vivant » et surtout de ce déchet de cuisine de l'art qu'est la « performance » et qui ne sert à manger dans ses restaurants que des photocopies de l'insurrection de l'art.

Il faut penser le livre X de *La République* de PLATON d'une autre façon, hors de la problématique de l'exclusion des poètes de la cité.

Aux livres II et III PLATON dénonce l'ignorance, les leurres, les falsifications, le mensonge de l'art.

Poser la question de l'art et de la vie revient à la vieille problématique posée par PLATON.

Ce concept, avancé comme un problème pensé par l'avant-garde et qui veut fonder une modernité, est une vieillerie et recouvre une éternité dans le débat de la pensée.

Quelle est la place de la vérité dans l'art et comment vivre ? En rejetant la poésie de l'illusion hors de la cité et en plaçant la philosophie en avant, PLATON réinvestit le discours contemporain sur l'art par une porte qu'il n'avait jamais cessé d'ouvrir. Il faut revisiter le texte de PLATON à la lumière des nouvelles définitions de la poésie.

Le poète d'aujourd'hui ne possède, en commun avec celui de PLATON, uniquement que le nom.

La fonction sociale de la poésie modifie son rapport au langage et à la vie. Les poètes anté-lamiques étaient plus des artisans du langage que des poètes, ils pratiquaient une mise en forme de la pensée de circonstance. Mais en même temps le fou du roi en Irak inventait deux mille ans avant BURROUGHS le *cut-up* sur un pont de Bagdad. Tout comme le peintre faisant des portraits qu'il ne fait plus.

Or aujourd'hui le dépassement de la poésie auquel on assiste n'est plus celui dénoncé par RIMBAUD : « La poésie n'accompagnera plus l'action, elle sera en avant. » Ce dépassement est celui posé par la pensée du poème.

Mais pourquoi des poètes en un temps de détresse ?

Les temps n'ont-ils jamais été que ceux de la détresse ?

L'art et la vie supposent la barre de fraction qui les sépare et les unit. Mais seule la liberté invente la liberté.

On ne met pas la pensée en prison. Toute pensée emprisonnée casse les barreaux de la prison de ceux qui dehors se croient libres.

Ma poésie étend celle des autres à l'infini parce que ma liberté ne s'arrête pas où commence celle des autres.

Le bonheur n'est jamais une prison.

La fraction entre l'art et la vie n'est pas séparée par un barreau.

L'art est toujours le chemin de la liberté.

L'attitude de l'art est toujours celle du serpent.

L'Ouroboros n'est pas un serpent qui se mord la queue mais la figuration d'un cercle, d'un trou où nous devons passer comme un œil pour voir le secret du monde.

C'est dans et par cet œil que nous trouvons nos origines. La modernité c'est trouver son passé et en changer en fonction de son présent. La seule tradition à laquelle puisse se rattacher la performance contemporaine et la gestualité de la « poé-vie » est celle des philosophes cyniques.

L'art et la vie, ce sujet posé par la *Biennale de La Havane* est un lieu commun comme le soleil dans le ciel, ou la mer autour d'une île. Mais le vivant se doit de penser le ciel dans le soleil et comment l'île invente la mer.

L'art et la vie sont liés comme la chair et l'ongle sur un doigt.

Même quand l'art cache la vie.

Même quand les animaux deviennent des artistes lorsqu'ils sont amoureux.

Le problème qui est posé est en fait quel art et quelle vie ?

L'art a une implication complète dans la vie : la gifle de Joyce MANSOUR, à Siqueiros à La Havane, pour venger l'assassinat de TROTSKI participe de ce mouvement.

L'art de performance d'un groupe français consistant à entrer dans un Mac Donald, à manger puis à absorber des vomitifs et à vomir parmi les consommateurs, est une action directe apparentée à la nouvelle agit-prop.

Des « piétons » de Paris pissent sur les banques du Crédit Lyonnais.

Les microphones de béton de la *Biennale de Cuba* tournés vers la mer et vers la terre sont des figurations interrogatives plus fondamentales qu'un discours.

La guerre aussi ou la libération des peuples. La poésie dite engagée est un art lié à une certaine conception de la vie et de la lutte. Roque DALTON fut un des poètes de combat parmi les plus solaires.

Le poème de son cachet d'aspirine est plus puissant qu'un drapeau.

Les poèmes de NERUDA, ceux de MARCOS, l'engagement politique d'Allen GINSBERG contre les trusts du tabac ou les firmes d'armement américaines posent étroitement les relations entre l'art et la vie.

L'art de penser de SOCRATE qui s'oppose aux dieux et qui pervertit la jeunesse le conduit à une condamnation à mort.

La condition de l'art c'est la contrainte de sa liberté.

Le thème « l'art et la vie » dévoile qu'un certain art n'intéresse plus l'humanité et non plus une certaine vie.

CELAN ne disait-il pas, en insistant sur l'aspect minoritaire de la poésie, que si la poésie avait ce statut, c'était parce que « l'homme » n'était pas encore né ?

Un certain art contemporain, lié à l'installation, est le reflet de l'art de la vitrine de supermarché et de l'accumulation de marchandises.

Octavio PAZ expose dans ses analyses la relation étroite entre le *Pop Art* et le marché.

Si l'art est un produit de la singularité et de l'éclatement du sujet qui parle à d'autres sujets, il va sans dire qu'il ne faut pas confondre ce travail de mise en rythme du sujet avec les contradictions du monde, avec l'autisme contemporain développé de la société libérale.

L'art du libéralisme sauvage parfois est révélé d'une façon extraordinaire. La publication de l'*ego* repose sur une théorie de la mort de l'art (qui est toujours la critique de la mort d'un certain art).

À Québec, l'artiste qui s'enferme dans une boîte et qui tente d'établir un record de durée questionne la société bien évidemment comme une parabole. Celui qui s'arrache les cheveux un à un dans une vitrine du Lieu s'apparente plus à une prière, proche des performeurs chrétiens des débuts du christianisme qui s'auto-mutilaient ou vivaient en haut des colonnes. La performeuse suçant, à travers le grillage d'un masque d'escrimeur, les doigts des participants au festival posait le problème politico-psychanalytique du rôle de la femme dans notre société.

Le poème d'action que je pratique est lié à la vie et à certaines formes de dénonciation de l'oppression de l'humanité comme la torture électrique. L'utilisation des tomates renvoie au problème palestinien quand il y a plusieurs années des intégristes musulmans sélectionnaient les gens à l'entrée d'un camp à Beyrouth avec une tomate à la main et leur demandaient de le prononcer à haute voix. Ceux qui répondaient avec un accent palestinien étaient arrêtés. Ou l'évocation de tomate comme nom nahuatl en solidarité avec la lutte des Indiens mexicains.

Une question comme celle posée par ce thème, l'art et la vie, laisse supposer qu'il y a d'un côté la vie et de l'autre, l'art. Que les deux sont opposés comme si l'art et la vie n'étaient pas deux choses liées, intrinsèquement liées, comme un pléonasm.

« La poésie fait vie de tout. Elle est cette forme de vie qui fait langage de tout. Elle ne nous arrive que si le langage même est devenu une forme de vie », dit encore Henri MESCHONNIC.

La véritable question qui creuse sa galerie comme une taupe sous le thème est celle-ci : y a-t-il un nouvel art à côté d'une nouvelle vie ? Ou bien l'art pratiqué correspond-il à nouvelle société ? Ou encore l'art peut-il inventer une nouvelle vie ?

La poésie est une forme de vie qui transforme une forme d'écriture qui transforme une forme de vie.

Comment peut-on imaginer un seul instant qu'il y ait un seul art coupé de la vie ?

Quand l'art se coupe de la vie, il cesse d'être art et devient transmission de copies des formes qui imitent la vie. On en revient à PLATON quand on pose le problème de cette façon.

L'art est une publication du secret comme un mythe qui sépare la différence entre le public et le privé.

L'art contemporain qui se pose dans la relation entre l'art et la vie est celui formulé par Paul ÉLUARD qui dit qu'« [e]st poète celui qui donne l'envie à l'autre de devenir poète », ou par l'anarchiste qui dit que « [s]a liberté étend celle des autres à l'infini » ou d'une autre manière par Henri MESCHONNIC qui pense « qu'est sujet celui qui rend l'autre sujet ».

Merci Robert pour ta formule que tout le monde reprend sans la pratiquer tellement elle est juste : « L'art c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. »

On pourrait aussi inverser la proposition : « La vie, c'est ce qui rend l'art plus intéressant que la vie. »

Mais qu'est-ce que la vie sinon le quotidien de notre mythe ?

Et ta conception de l'art comme une contre-héroïsation, « l'art-héros » s'opposant à « l'art-zéro ».

C'est ce que tu veux dire dans tes chemins autour de la pensée de l'art.

La poésie sauvera le monde.

Toi qui es *zen*, tu sais que l'art est l'anagramme de ton *nez*, et qu'il est donc au bout du nez. C'est ainsi que se retourne le code rouge de ta formule.

Toute question concernant les relations entre la vie et l'art pose la question de l'existence.

Ce qui m'a aidé, chez toi comme chez René CHAR, c'est que tu puisses parler du côté du guerrier. Avec le fusil des *Feuillets d'Hypnos* de la Résistance.

Quand MALRAUX disait que « l'art est un antidestin », il signifiait que l'art est une façon de s'affronter à la mort. Une manière de devenir Dieu en accédant à l'immortalité puisque la mort de Dieu rend d'une certaine façon le passage de la mort impossible.

Ta « façon », bien qu'elle finisse dans les musées de Beaubourg et de Barcelone, est une acceptation de la mort et de dire que l'art n'est pas un antidestin mais un destin : celui toujours de la vie qui est plus grande que la mort.

L'Orient est l'or de ce que nous vivons.

Le *zen* est au bout de notre *nez*.

La performance de la philosophie directe commence devant la porte. En ce sens l'art est un art de la vie.

L'art est une pratique de vie comme la vieille philosophie devenue aujourd'hui si jeune.

Comment vivre ? Et comment inventer le dépassement des concepts de la vie et de la mort ?

Ta façon aussi rejoint celle des situationnistes qui considéraient que la tristesse était réactionnaire et que seul l'humour était révolutionnaire.

En ce sens il fallait rejoindre la pensée en action de l'Antiquité des DIOGÈNE et d'ANTISTHÈNE. La pratique de l'amour en public chez

ANTISTHÈNE, qui supprime la différence entre le public et le privé, que théorise « l'art de la vie » d'aujourd'hui.

Parfois tu me fais penser à ANAXARQUE dont DIOGÈNE LAËRCE nous dit que sa qualité d'homme l'avait fait surnommer « l'homme du bonheur ».

La performance contemporaine est vieille comme le monde, certaines pratiques me font penser à celles des « gymnosophistes », c'est-à-dire à celles des sages nus de l'Inde que rencontra ALEXANDRE.

On ne rencontre les sages que parmi les sages qui ne deviennent fous que parce que la société ne les comprend pas. Horreur des imitateurs de la folie qui exploitent leur imitation comme un art du divertissement dans la société du spectacle.

Tu as la parole du sage. Chacun a ses temples. Aujourd'hui pour l'Occident ce sont les musées. La laïcité démocratise les dieux.

Robert, ce que j'aime chez toi, c'est ce que disaient Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI : « La pensée ne se constitue que dans ce rapport où elle risque toujours de sombrer. »

Est-ce une façon de faire de l'art avec du vivant ?

Mais la liberté c'est aussi de faire de l'art avec de la mort !

C'est la relation à la mort qui depuis le début de l'humanité est la condition de la pensée et de l'art.

Mais « l'art et la vie », c'est surtout penser comment la « poésie » peut influencer ou changer le présent. Une autre façon d'habiter le monde. La seule chose que je retiens de la vie, c'est son poème.

À partir du socle de la mort, l'art est une façon de faire naître le monde. Il n'y a art qu'à partir de cette naissance.

Comment faire avancer l'homme et faire reculer sa peur incarnée par son Dieu ?

Pas de différence entre la pensée et l'art. La mort est le contraire de la naissance, pas de la vie.

L'art pense la vie qui le pense.

Comment le musée, qui est le lieu de la mort, accueille-t-il les témoignages de ceux qui ont fui les musées ?

L'art est aussi la mort et sa célébration. Quitter le musée c'est quitter le tombeau. Chez les Grecs, c'est la *sema* qui désignait (origine de notre signe qui désigne le lieu de la mort).

Le musée « fait signe » avec son drapeau.

Il est l'église laïque de la célébration du nouvel animisme de la société du spectacle.

Les déviations théoriques de « l'art pour l'art », ou celles de l'art prolétarien, posent toutes le problème d'une conception de la vie.

Quand MALDESTAM dit : « La poésie, c'est-à-dire la guerre [...] », c'est de cette relation dont il parle.

La guerre pour que l'art ne soit pas coupé de la vie, c'est-à-dire une nouvelle hauteur de la naissance, pas du vivant, mais d'une vie qui implique totalement la mort.

Il n'y a pas de conflit entre l'art et le sens.

Comment naître en permanence à l'inconnu, tel est le mot d'ordre.

GOMBROWICZ dit : « Les poètes ont perdu de vue l'homme réel et concret. » Il parle des faux poètes comme des faux prophètes.

C'est quand l'art copie l'art qu'il cesse d'être dans la vie : « La rime est un cri parce qu'elle crie une vérité. » (MESCHONNIC)

La poésie est un devoir de lucidité.

On peut écrire de la poésie après AUSHWITZ, c'est-à-dire après la mort, car l'écriture c'est la vie.

C'est quand il cesse d'être la vie que le poème cesse d'être le poème.

L'art contre la vie quand elle est le miroir de l'oppression de la vie.

L'art pour la mort est l'expression de ceux qui mentent et qui transfigurent en clowns sanglants les signes de l'oppression.

L'art est aussi le dépassement des sagesses. La mort de l'art et l'art de la mort correspondent à notre monde où tout devient marchandise.

Cette marchandise où chaque être vivant est un objet à vendre sur le marché des marchés.

Le nouvel esclavage invisible des rapports marchands.

Aujourd'hui en Occident beaucoup sont ceux qui confondent « l'art et la vie » avec « l'art et le marché ».

Le pillage du musée de Bagdad représente le même crime que la dispersion de l'atelier de BRETON.

Nombreux sont ceux qui, défendant le « nouveau-vieux » concept de l'art et du vivant, le font dans son acception de l'économie libérale, et sont les défenseurs de la monstruosité capitaliste du marché.

Il ne faut pas non plus confondre la mort de l'art avec la mort du marché de l'art.

Les défenseurs de la mort de l'art retrouvent souvent l'amour de la vie d'une manière mortuaire en devenant les commerçants de leur propre mort.

Nous voulons un art *envivé*.

Derrière le concept de « l'art et la vie », se cache « l'art et le jeu » et le fait de vivre l'art et la vie comme un jeu où leurs interactions changeraient la vie pour s'aimer.

Les machines poétiques sont une façon de dérégler, en l'imitant, le système des rouages de l'oppression technicienne.

Robert FILLIQU, tes préceptes me font penser aux quatre questions de la philosophie que posait KANT :

« Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Qu'est-ce que l'homme ? »

La question essentielle est certainement le « Quoi-je faire ? » auquel tu as répondu.

Mettre à mort la beauté comme DUCHAMP ou comme d'autres, Dieu.

DUCHAMP pense que celui qui regarde fait le tableau. Alors la tentation s'empare de ceux qui imitent à l'envers : faisons de l'art ceux qui regardent des tableaux.

Ce fut la tentation des artistes épigones de la mort. L'autofellation de cirque érigée en art de la pensée. Narcisse faisant exploser ses miroirs. La maladie du sujet de la marchandise au milieu des trapèzes.

Arrêter les différences.

La formule de MARX sur l'homme nouveau et réalisé devient la tienne : « Ni chasseur, ni pêcheur, ni critique littéraire, ni artiste mais les quatre à la fois. » L'homme total spinozien.

Je pense à FOURIER et à « la théorie des quatre mouvements » comme le socialisme utopique quand je t'imagine. Mais comme « éloignement proche de toi ».

FOURIER est une écriture magistrale du poème social rêvé.

Un jeu volontaire de la vision.

Appliquer la poésie de FOURIER conduit au totalitarisme comme sur un boulevard.

Ceux qui l'ont fait sont coupables non de folie mais de pouvoir.

Sur un autre plan, GURDJIEV fut le « ch'art latent » du « grand jeu » final.

Sur le Mont analogue de DAUMAL le seul alpiniste capable de grimper à son sommet est Michel GIROUD qui pratique la mort de l'art à bicyclette.

La force de ta proposition est ne pas proposer de pouvoir et de réalisation.

Tu ne proposes pas une utopie.

Exécuter la poésie est le mot d'ordre le plus dangereux et totalitaire qu'il ait été proposé.

Appliquer FOURIER, appliquer SADE, appliquer BRETON, appliquer RABELAIS... c'est confondre les divers aspects du monde et de la société, c'est être encore dans une idée du pouvoir et de le courtiser.

L'art est un antipouvoir et son royaume n'est pas de ce monde, c'est-à-dire pas dans le monde du pouvoir.

La vie n'est pas le pouvoir, qui est la mort.

Le pouvoir c'est l'ordre des mausolées. Le vivant n'est apparu que comme brisure de l'ordre des géométries.

Je laisse comme toi HÉLIOGABALE aux frustrés de toutes les puissances.

FOURIER ne peut s'appliquer que dans son poème. De poème à poème.

« Peut-être une bonne thèse, a-t-on suggéré, reste-t-elle à écrire sur FOURIER humoriste et mystificateur. » BRETON se trompe et révèle en ce sens le sommeil de certaines de ses références.

La fête permanente est comme la révolution permanente, je dirais avec toi le FTP, la « Fête Totalement Permanente ».

Celle contre la guerre du Vietnam, celle du ciel, celle de la gloire des sauterelles. Celle du drapeau à géranium noir.

Rien n'est coupé, tout est lié dans la transformation et dans la quête festive de l'inconnu.

Il me plaît maintenant de te savoir avec RYOKAN, dans sa voie ; avec un pinceau et une pierre à encre et ton bol à aumône.

Je te vois jouer avec les enfants avec ta balle de tissu cachée dans ta manche.

Tu es peut-être la balle aujourd'hui avec laquelle on joue.

Mes amis René RIOU et Richard MARTEL s'associent à moi pour jouer.

Tu es le rebond. Dans le jeu que nous jouons il n'y a ni gardien, ni filet, ni mur pour rebondir. Il n'y a que le rebond qui traverse nos mains : « Une fourmi crie dans le noir pour dire que la nuit s'échappe. »

L'art et la vie sont inséparables comme un vieux couple de colombes, d'enfants amoureux ou d'étoiles. La liberté est la condition de leur orgasme.

L'art et la vie supposent la liberté absolue de leur amour.

Le poème fait qu'avec des mots n'est un poème mort.

Tu es un des maillons de la grande chaîne de ceux qui ont fondé la « poé-vie » en mettant la poésie des perroquets aux ordures.

La « poé-vie » est éphémère, il faut qu'elle invente sans cesse la vie et le langage comme un verbe.

La « poé-vie » a la vitesse des miracles.

« Le vent apporte assez de feuilles mortes pour faire du feu. »